

Info-foudre

Nathalie Parent

Number 37, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, N. (1988). Info-foudre. *Moebius*, (37), 97–103.

NATHALIE PARENT

Info-foudre

Bien enfoncé dans son «Lazy boy», Bill n'eut pas vraiment envie d'aller répondre à la porte. Quel effronté pouvait sonner à une heure pareille?

En ouvrant, Bill fut agréablement surpris et se félicita d'avoir pour une fois résisté à sa paresse. Une grande dame dans la trentaine lui adressa un sourire timide. Un port de tête aristocratique, des traits fins, un teint de lait, bref une beauté des plus classique.

Bill eut à peine le temps de bafoiiller quelques mots qu'un homme surgit derrière la femme. Il était un peu plus petit qu'elle et plutôt rond. Il affichait un large sourire. Il appartenait à cette race de «jovial-né», de «verbo-moteur», «d'incurable optimiste» que Bill n'avait jamais pu supporter.

L'homme serra la main de Bill et en quelques instants débita une foule d'informations. Il se nommait Frank, sa femme Anna, il était professeur d'université, sa BMW était tombée en panne — c'était un citron mais heureusement encore sur la garantie —, et il demandait l'hospitalité pour la nuit.



Le lendemain matin, Frank emprunta la voiture de Bill pour se rendre au garage le plus près, alors que Bill et Anna firent une longue excursion en canot.

Bill, toujours plongé dans son travail de programmeur chez IBM, n'avait jamais pensé à l'amour. Il se surprit lui-même en ressentant cette émotion. Il était littéralement secoué par le désir qu'il avait d'Anna.

Frank revint bredouille après quelques heures:
— C'est dimanche, tout est fermé!

Bill leur offrit donc de rester une nuit de plus. Frank entretenait la conversation tout au long du souper, alors que Bill ne





quitta pas Anna des yeux. Après le souper, Anna alla se coucher tandis que les deux hommes passèrent au salon en sirotant leur troisième armagnac. Bill put placer quelques mots et parler des tous derniers logiciels qu'il avait conçus. Frank s'intéressait à l'informatique. Mais, il jeta soudain un regard inquisiteur à Bill et dit à brûle-pourpoint :

— Vous l'aimez bien ma femme, hein? Ça paraît dans vos yeux.

— Bien... elle est très belle et très intelligente...

— Oui, trop pour moi... vous savez, ça va faire bientôt cinq ans qu'on est mariés et j'ai l'impression que ça en fait quinze, elle est trop vive, je n'arrive pas à la suivre... elle a toujours des raisonnements logiques et des réponses justes pour tout... moi je suis essoufflé, après tout un homme peut se tromper quelques fois, non?... Et puis tous les hommes la regardent et moi je deviens jaloux comme une bête... ça fait longtemps que je sais que je devrais la quitter, mais je ne peux me décider...


La conversation — ou plutôt le monologue — se termina aux petites heures du matin. Chacun alla se coucher et les oiseaux commencèrent à chanter. Bill s'endormit en priant pour qu'Anna reste à ses côtés et il rêva à elle. Dans l'après-midi, Bill se réveilla et en sortant de sa chambre il vit Anna assise à la table de cuisine. Bill encore étourdi par ses rêves et poussé par un courage presque naïf crut que c'était le moment ou jamais de lui déclarer son amour. Décidé, il empoigna une chaise et s'y assit à califourchon. Il chercha ses mots, meubla le silence d'un sourire niais.

— Anna je... vous savez je... j'ai... c'est que... je voulais... c'est parce que... voyez-vous... bien... bon voilà... je vous aime...

Le romantisme de Bill lui faisait croire à la magie de ces trois mots. Il s'attendait à ce qu'en les prononçant Anna se jette à son cou, qu'elle le couvre de baisers, et qu'ils fassent l'amour jusqu'à la fin des temps. Mais elle ne broncha pas. Bill sentit son cœur faire trois tours, le sang lui monter à la tête, et ses jambes se changer en guenilles. La gorge nouée, au bord des larmes, il répéta d'une voix faible :

— Je vous aime... vous aime... aime... me ...me...eee...
Puis il éclata en sanglots.

Au bout de quelques minutes, Anna ne réagissait toujours pas et l'orgueil de Bill se réveilla. Il se leva, se moucha, et avec colère renversa d'un coup de pied la chaise sur laquelle il s'était assis, qui elle frappa la chaise d'Anna. Anna s'étendit de tout son long sur le tapis, un bras et une main en moins. Bill, horrifié, recula de quelques pas et aperçut dans la main d'Anna une lettre qui lui était adressée :



Cher Bill

Je vous quitte et sais que vous prendrez soin d'Anna, je conserve par contre son programme, question de copyright, vous comprendrez.

Merci pour la belle fin de semaine.

Frank

Petit conte surprise

Accroupi à côté d'un puits, un ogre, le visage enfoui dans ses mains, pleurait. Chaque larme glissait entre ses doigts et se pétrifiait en plomb en tombant sur la terre.

L'ogre pleurait depuis deux jours et une flaque se formait autour de lui. Dans le code de discipline des ogres, il était interdit de pleurer car le plomb détruisait le potentiel magique du sol. A cette pensée, l'ogre pleurait de plus belle.

Les sept gnomes responsables du puits avaient tenté à plusieurs reprises de réconforter l'ogre. Mais, ces derniers mois, sa peine était devenue inconsolable. Les gnomes, à court d'idées, avaient fait appel aux elfes. Réunis au sommet d'un sapin, les elfes avaient fabriqué un élixir du sourire dont l'effet ne dura que quelques instants. Cet élixir fut par contre des plus efficace sur les gnomes qui avaient léché le fond de la marmite. Les rires résonnaient en écho à travers la forêt et parvinrent jusqu'à la fée du labyrinthe. Curieuse de nature et aimant la rigolade, la fée abandonna une princesse à sa marâtre, et se dirigea vers le puits.

Le spectacle auquel elle assista la fit sourire: les sept gnomes autour de la flaque de plomb riaient aux éclats, se tapant sur les cuisses; les douze elfes se disputaient en tirant chacun de leur côté sur le grand livre des recettes cabalistiques; au centre de ce théâtre l'ogre pleurait les pieds figés dans le plomb.

La fée s'approcha de l'ogre et posa sa main sur son épaule. Il se retourna. Son visage rouge et ses yeux boursoufflés surprirent la fée. Elle lui demanda pourquoi il pleurait. Il lui dit qu'à force de manger des enfants, il avait pris du poids et ne pouvait plus boutonner ses chemises ni attacher son pantalon. D'ailleurs, il en avait assez de faire peur à tout le monde et



surtout aux enfants. L'ogre était tendre. Il ne voulait plus voir les enfants trembler comme des feuilles dès qu'il s'approchait d'eux. Le dernier qu'il avait mangé avait les cheveux bouclés noirs et de grands yeux couleur du temps. Lorsqu'il s'approcha de lui l'enfant s'était agrippé à la jambe de l'ogre qui dut couper ses bras frêles afin de se libérer de lui.

A l'écoute des atrocités que l'ogre balbutiait entre ses pleurs, la fée se sentit gagnée d'une profonde tristesse. Mais, il n'était pas normal qu'un ogre ait des sentiments. La fée le questionna sur l'origine de ce chagrin. Il avait pleuré pour la première fois lorsqu'une petite fille s'était sacrifiée à lui après lui avoir fait promettre de sauver la vie d'une grenouille. Lorsqu'il eut mangé la petite fille, il ne tint pas sa parole et mangea la grenouille. La fée comprit alors que cette grenouille devait être enchantée. Ayant mangé la grenouille, l'ogre avait capté son sort. L'âme de la grenouille qui faisait maintenant partie de l'âme de l'ogre voulait toujours se libérer.

Selon les règles merveilleuses, il n'y avait qu'une façon pour l'ogre de se guérir: devenir grenouille.

La fée l'amena donc à la rivière la plus proche.



Le soleil miroitait sur l'eau. Un léger courant avait donné une courbe aux algues et aux nénuphars qui bordaient la rivière. Entre les rochers couverts de mousses, quelques poissons restaient immobiles pour protéger leurs oeufs. A l'approche de l'ogre, plusieurs dizaines de grenouilles apeurées sautèrent dans l'eau.

L'ogre dut d'abord apprendre à nager. Pendant des heures, la fée lui enseigna à ne pas avoir peur de l'eau, à contrôler son souffle, puis à coordonner ses mouvements. Peu à peu, l'ogre acquit de l'assurance. Un beau matin, il traversa la rivière au grand étonnement de la fée.

L'ogre dut ensuite apprendre à manger des insectes et à croasser. Attraper des insectes demande de l'agilité et de la rapidité, deux qualités peu courantes chez un ogre. Il resta ainsi plusieurs jours sans manger et retrouva vite une taille régulière. Apprendre à croasser fut la dernière tâche et la plus facile. Les soirs de pleine lune, les centaines de grenouilles de la forêt formaient une chorale et donnaient un concert. Invité à faire partie de ce chœur, l'ogre apprit en écoutant et imitant ses amis batraciens. Il avait la voix la plus basse du groupe et devint le chef de chorale.

Ce que l'ogre ne put jamais apprendre fut de se tenir en équilibre sur un nénuphar. Trop fragile pour soutenir son





pois, les nénuphars s'enfonçaient sous le poids de sa main. C'était là le seul ennui qui l'empêchait de devenir une vraie grenouille.

Au cours de ces mois d'efforts, l'ogre s'était attaché à la fée sa salvatrice. Un matin, alors qu'ils nageaient tous deux dans l'eau claire, il lui demanda de ne jamais le quitter et de l'épouser. Elle rougit. Avant de lui donner son accord, elle lui fit promettre de ne jamais chercher à la voir les soirs de pleine lune. Elle lui expliqua que ces soirs étaient sacrés et qu'elle devait les vouer à un rite magique secret.

Plusieurs années s'écoulèrent dans le bonheur. La fée enseigna à l'ogre les lois cosmiques de l'amour. Il apprit à parler aux fleurs, aux arbres et même aux cailloux. Ils firent de nombreuses excursions avec leurs amies grenouilles. Chaque jour, l'ogre devenait plus doux, plus généreux, plus fort. Sa peau devenait brillante et avait une teinte d'argent. Lorsqu'il marchait ses pieds ne touchaient plus le sol. Tout ce qu'il prenait dans ses mains se transformait en lumière blanche. Bientôt, il n'eut plus à se nourrir d'insectes. Il buvait de l'eau qu'il magnétisait de son regard. Par la force de son imagination, il pouvait faire apparaître ce qu'il désirait, et se dédoubler à volonté. On lui avait donné le nom d'ogre-lumière.



Mais les seules nuits de pleine lune qu'il devait passer sans la présence de sa fée suffisaient à le rendre malheureux. Il vivait dans la hantise de la lune croissante. Ces soirs, il eut beau chanter de tout son coeur avec les grenouilles, il ne pouvait chasser son cafard.

Par une de ces nuits, il s'ennuya de sa fée au point d'en oublier son serment. Gagné d'une sorte de folie, il se mit à courir et à croasser dans la forêt. Il sortit du bois et se dirigea vers le labyrinthe où sa fée se cachait. Les heures qu'il perdit pour retrouver son chemin dans ce méandre le rendirent encore plus fou. Il finit par trouver la cache de sa fée au centre du labyrinthe. C'était une maison de pierres vertes. Après avoir repris son souffle, il s'en approcha à pas de loup.

Entre deux pierres, une petite fente laissait sortir la lumière de l'intérieur. L'ogre-lumière observa par ce trou. La fée, qui était de dos, sentit sa présence et se tourna aussitôt. Leurs regards se croisèrent. En quelques secondes, la fée s'évapora, disparut en fumée. Affolé, l'ogre-lumière se précipita dans la maison. Il y entendit une voix :

— Tu as trahi mon secret, tu dois m'oublier pour tes douze vies à venir.

Sur la table, il y avait un plat entamé de cuisses de grenouilles arrosées d'une sauce à l'ail.



Désespéré, l'ogre-lumière se dirigea vers la rivière en pleurant. Ses larmes se pétrifièrent en or tout au long de son chemin. Arrivé à la rivière, il y plongea et grimpa sur un nénuphar.

Les nains

La semaine dernière, le soleil frappait la ville avec une chaleur qui fit doucement fondre la neige.

C'est par une de ces belles journées que je suis sortie et que j'ai marché.

Chacun de mes pas foulait la gadoue. La neige d'un gris sale laissait place à l'asphalte. Le long des trottoirs une eau brune coulait abondamment jusqu'aux trous d'homme où on entendait le grondement d'une chute. Plus j'avais, et plus le soleil plombait, je le sentais qui chauffait ma chevelure. La tête vide d'idées, j'étais. Ce n'est qu'en tournant un premier coin de rue que j'ai eu un sentiment étrange. Je voyais les immeubles, le trottoir, la rue, les lampadaires, prendre une dimension différente, ils étaient plus petits. Cette pensée d'une perception autre de la réalité me parut saugrenue et je m'empressai de l'oublier.

C'est presque au même instant que j'ai croisé un nain. La coïncidence me parut plutôt cocasse mais je ne m'en fis pas autre mesure.

Ce n'est qu'après avoir ainsi croisé quelques personnes que le trouble m'envahit, chacune d'elles ayant un point en commun : la petitesse.

C'en était trop, je me sentais défaillir. Pour ne pas perdre le contrôle de moi, je devais m'arrêter pour réfléchir, observer avec attention et tirer les choses au clair. Donc, arrivant dans un parc, je m'approchai d'un banc pour m'y asseoir. En un instant, complètement hébétée, je me suis retrouvée par terre. Le banc était mou, il ne pouvait soutenir mon poids, il était en train de fondre.



Tourbillon chaud

A cette heure de la nuit, j'aurais dû dormir depuis longtemps, mais les idées me trottaient dans la tête. Je m'étais fait un lait chaud pour me calmer. Assise à l'indienne dans mon lit, je le buvais lentement pour ne pas me brûler la langue.

La tasse était bleue rayée blanche ou l'inverse. L'anse craquée à un endroit avait été récollée. Dans la pénombre, je pouvais voir une légère fumée blanche sortir de la tasse. J'ai glissé mon nez au-dessus d'elle et j'ai senti une grande chaleur sur la peau de mon visage. Je me suis approchée de la tasse un peu plus et j'y ai humé la muscade et la vanille. Du bout de l'index, j'ai brassé le lait de la droite vers la gauche.

Les grains de muscade brunâtres ou noirs tourbillonnaient, se regroupaient puis se détachaient, une vraie bousculade. Ils formaient une spirale presque parfaite. Certains s'accrochaient au bord de la tasse. Au centre, une légère mousse s'était formée. Je laissais tremper mon doigt dans le lait et les grains un à un s'accrochaient à mon ongle puis remontaient jusqu'à ma jointure. J'ai senti un léger picotement qui a gagné mon poignet et grimpé jusqu'à mon coude. Levant les yeux, j'ai aperçu une sphère concentrique qui se dégageait du mur et pointait mon visage. Cette sphère était formée de petits grains de muscade qui tournaient. Elle s'est dirigée vers moi et m'a entouré la tête. A ce moment une chaleur humide m'a enveloppée. Je flottais dans ce tourbillon. Jusqu'aux oreilles, je baignais dans ma tasse de lait.